

Catherine Grenier, Sophie Ristelhueber, la guerre intérieure

Jean-Marc Huitorel



Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/critiquedart/54056>
ISSN : 2265-9404

Éditeur

Groupement d'intérêt scientifique (GIS) Archives de la critique d'art

Référence électronique

Jean-Marc Huitorel, « Catherine Grenier, Sophie Ristelhueber, la guerre intérieure », *Critique d'art* [En ligne], Toutes les notes de lecture en ligne, mis en ligne le 26 novembre 2020, consulté le 29 novembre 2019. URL : <http://journals.openedition.org/critiquedart/54056>

Ce document a été généré automatiquement le 29 novembre 2019.

EN

Catherine Grenier, Sophie Ristelhueber, la guerre intérieure

Jean-Marc Huitorel

- 1 Il s'agit là d'une nouvelle édition, augmentée, de l'entretien publié en 2010 par Les Presses du réel/JRP Ringier. Cette précision s'impose d'autant plus que Sophie Ristelhueber, au terme du dialogue qui s'achevait en 2008, à la veille d'une exposition importante au Jeu de Paume, semblait s'interroger sur l'avenir de son travail et n'excluait pas la possibilité d'y mettre fin. La suite, évoquée ici, constitue un heureux démenti à cette tentation. Catherine Grenier avait déjà donné la mesure de son talent de meneuse d'entretiens par la publication en 2007 du passionnant *La vie possible de Christian Boltanski*. Cette longue conversation avec la pourtant discrète Sophie Ristelhueber le confirme. Mêlant données biographiques (l'enfance parisienne et bourgeoise, le couple qu'elle forme avec l'artiste François Hers, par exemple) et grandes étapes de l'œuvre, les échanges entre les deux femmes qui manifestement se connaissent bien et s'estiment, s'avèrent d'une grande précision et éclairent de manière très complète et subtile à la fois un travail à la réception toujours complexe. S. Ristelhueber s'emploie ici à dissiper un certain nombre de malentendus dont le moindre n'est pas d'être assimilée au photojournalisme, elle qui n'a de cesse d'affirmer la dimension exclusivement artistique de ses photographies et de ses films. Le second point concerne son rapport à la violence et à la mort. Rien chez elle de ce voyeurisme morbide qu'auraient pu susciter le spectacle des ruines et le souvenir vif des pires horreurs du temps. A l'opposé de la logique spectaculaire, les images de Sophie Ristelhueber se construisent autour des traces et des contours, de ces cicatrices du terrain (*Fait*, 1992, qui montre des vues du désert koweïtien après l'intervention américaine de 1990), de ces sutures de corps réparés (*Every One*, 1994) qui offrent de semblables géographies. Parfois, comme dans *La Campagne*, photographies d'une nature bosnienne idyllique et oubliée des massacres dont elle fut le théâtre, les traces résident dans leur absence apparente. Au fond, une part essentielle des images de cette artiste est de nature (géo)graphique, mais intégrée à une esthétique très exigeante qui témoigne d'une attention quasi métaphysique aux soubresauts du monde qu'elle

soumet au regard de ses propres tensions. Peinture d'histoire ? Peut-être. Guerre intérieure ? Plus sûrement.